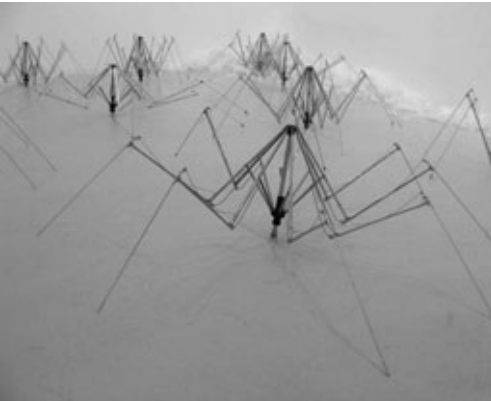


## Les œuvres exposées

### **Marie-Thérèse ou le mythe du cargo**, 2006

projection vidéo, 3 à 4'

Depuis sa 1<sup>ère</sup> rencontre avec le colon, l'homme que l'on a différemment qualifié d'« indigène », de « primitif »



### **Sans titre**, 2006 (*Spider Web*)

courtesy Kader Attia & Andréhn and Schiptjenko gallery

ou d'« autochtone », fantasma sur un moyen facile de se procurer les richesses de l'étrange envahisseur.

Encore de nos jours, il n'est pas rare d'entendre évoquer les biens matériels des pays occidentaux que se procurent certains sorciers en ayant transformé un tronc d'arbre en avion ou en bateau. Ainsi, pendant la nuit, à bord de leur embarcation, ils se rendent sur l'avenue des Champs Élysées et chargent

leur magique convoi de divers appareils électroménagers, pour les ramener au village. Tout cela en une nuit, car dès que le jour pointe, l'avion ou le bateau redevient tronc d'arbre.

C'est la version africaine de ce que les anthropologues appellent « le mythe du cargo ».

La vidéo *Marie-Thérèse ou le mythe du cargo* montre par le biais d'une saynète chantée, la vision du monde de deux personnages. D'un côté, Marie-Thérèse, à la gourmandise consumériste, de l'autre son prétendant, qui tente de lui faire comprendre que « l'amour ne s'achète pas ». Cette dernière fantasma l'Occident comme un eden, or comme le chante son amoureux, la réalité est tout autre ; celle de l'Occident comme la leur.

### **Wall Painting**, 2006

dessin mural

Sur un mur de 10 m de long et de 4 m de haut, Kader Attia compose et dessine une ville faite d'immeubles noirs dans une perspective où peu de lumière pénètre entre chaque immeuble tellement les espaces entre ces derniers sont étroits. A la proximité visuelle s'ajoutera le silence imposé par la couleur noire utilisée sans nuance pour tout ce wall painting.

### **The Loop**, 2005

installation

Cette installation met en scène 5 automates ultra réalistes tournant littéralement en boucle sur eux-mêmes. Dans cette étrange scène, un disc-jockey, étranglé par le fil de son casque audio, est pendu à la boule à facettes qui tourne avec lui. Sur la platine, un disque rayé répète inlassablement "God", "God", tandis que trois danseurs de "break dance" tournent sur le dos au même rythme qu'un derviche tourneur tournant sur lui-même. *The Loop* est une réflexion sur le détachement par rapport aux questions d'appartenance, qu'elles soient liées au repli identitaire ou aux marques, ainsi que sur l'inanité d'une séparation entre tradition et modernité. La condition terrestre, qui impose la discrimination

comme rapport à l'autre, sociale, ethnique ou religieuse, est ici gommée par le rituel méditatif, circulaire et répétitif. Les break dancers et le derviche deviennent Un, dans un même sample spirituel. Ils tournent d'ailleurs dans le même sens, en boucle sur le nom de GOD. Ils en oublient le DJ, définitivement resté dans l'autre monde, tandis que la boule à facettes illumine la scène.

### **Fridges, 2006**

installation

A l'aide de 150 vieux réfrigérateurs hors d'usage, Kader Attia reconstitue la cité de son enfance, aux alentours de Sarcelles. En peignant sur chacun d'eux des rangées de petits motifs, il évoque les façades des immeubles de banlieue aux pieds desquels il a grandi.

### **Sans titre, 2006**

installation

Une porte vitrée automatique, comme on en trouve dans les lieux publics (aéroport, gare, centres commerciaux,...). Sur le bord de chaque vitre, à l'horizontale, sont fixées les lames de grands couteaux de cuisine et de larges éclats de verre et de miroir; grossièrement, avec du ruban adhésif.

Lorsqu'un spectateur s'approche, les vitres s'écartent, laissant apparaître les pointes et les bords tranchants des différents éléments qui y sont attachés; le tout semblable à une terrifiante mâchoire.

### **Moucharabieh, 2006**

installation

En superposant plusieurs poignets de menottes de police, tout en faisant s'enchevêtrer certaines d'entre elles, Kader Attia obtient un motif d'acier qui rappelle les fenêtres caractéristiques de l'architecture maure : les « moucharabiehs ».

A l'origine, dans l'architecture maure, le moucharabieh est une fenêtre avec une sorte de grillage en bois qui permet de voir sans être vu. C'est d'ailleurs directement de là que vient le mot « mouchar ». Dans une forme rappelant celle de ces

fenêtres orientales, Kader Attia recouvre trois fenêtres du Musée d'Art Contemporain pour ne laisser comme accès à la lumière venant de l'extérieur que la zone où ces moucharabiehs en menottes de police sont placés.

### **Sans titre, 2006**

installation

Il s'agit d'une installation composée de 5 caissons lumineux aux vitres brisées, véritable « allégorie du vandalisme ».

### **Sans titre, 2006**

installation

Cette installation se compose de plus d'une centaine d'araignées métalliques, produites à partir de structures de parapluie.

## Catalogue

Le catalogue de l'exposition (français / anglais) est édité par JRP / Ringier Kunstverlag AG, Zurich. 112 p.

On y retrouve entre autres, un texte de Tami Katz-Freiman (conservateur du Musée d'Haïfa) et un entretien entre Jean-Louis Pradel et Kader Attia. Il réunit une abondante iconographie des œuvres produites à l'occasion des deux expositions de Lyon et de Grenoble.

Cet ouvrage sera disponible en novembre 2006 lors de l'exposition présentée au Magasin de Grenoble (CNAC).